

La revanche critique de M. Taupe

Grégoire Taupe

Volume 7, numéro 2, novembre 1987, janvier 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34514ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Taupe, G. (1987). Compte rendu de [La revanche critique de M. Taupe]. *Ciné-Bulles*, 7(2), 4-7.

Grégoire Taupe

La revanche critique de M. Taupe

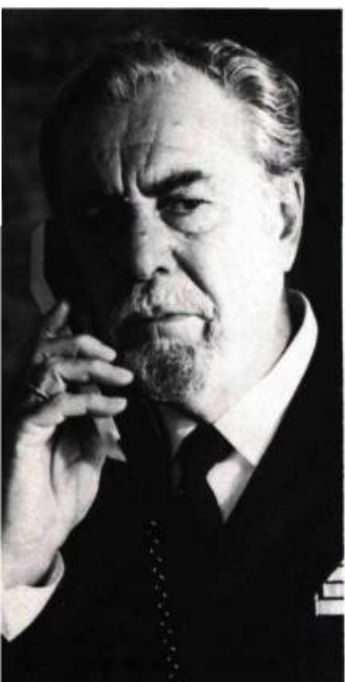
■ Ça aura donc été l'année de la crise. Pas pour le cinéma américain, ni pour celui d'Allemagne de l'Ouest, ni... Pas pour le festival de M. Losique non plus. Pour Poupart. Ça aura été l'année de la crise (existentielle ?) pour Jean-Marie Poupart. Les lecteurs de *Ciné-Bulles* n'ignorent pas que Poupart s'est parfois amusé à rendre compte du Festival des films du monde à travers mes réactions à moi, Grégoire Taupe. En fait, il m'a montré plus idiot que je ne le suis. Ça faisait son affaire. Il pouvait mettre dans ma bouche des remarques qui... Bref, vous connaissez le procédé. Pour protester contre ces mauvais traitements, j'ai adressé deux, trois lettres à la revue. Peine perdue. On ne les a pas publiées. Encore Poupart ! Cette année, Poupart avait songé à écrire un article sur les conversations tenues tant dans les films qu'en dehors des salles — amalgamées et confondues, se plaisait-il à répéter. Mais les moulins à paroles l'ont rapidement abruti. Tout ce monde en train de penser en même temps, ça lui a fichu le tournis. Bouffées de chaleur, accès d'angoisse : vous savez bien qu'il fabule pour un oui et pour un non. Il a tôt fait de s'apercevoir qu'aucune oeuvre n'arriverait à le toucher véritablement. Et il ne s'est pas senti la force de jouer au naïf pendant 12 jours de suite. Il a décidé de laisser la place à quelqu'un qui avait des choses à dire, en l'occurrence, moi. Lui s'est contenté de sourire aux gens, de s'informer de leur santé. Je l'ai observé à quelques reprises dans les files d'attente : il n'était pas pitoyable, au contraire... Et puis, pour une fois dans sa vie qu'il écoutait les autres en faisant preuve d'un peu de tact, ne vous attendez pas à ce que je le plaigne.

Cette année, beaucoup de longs métrages annoncés n'ont pas été projetés. La plupart du temps, j'ai accueilli la chose avec philosophie. Tout

le monde se lamente : il y en a trop, il y en a trop... Or, une quinzaine de séances en moins, ça allège le programme et ça tempère l'embarras du choix. Sur papier, le nombre des films semble s'accroître d'un festival à l'autre. Il faudrait vérifier si, compte tenu des annulations de dernière minute, cette augmentation est bien réelle. Je laisse ça à d'autres. Je peux me tromper évidemment, d'autant plus qu'on ajoute inévitablement plusieurs films surprise. Dans le même ordre d'idées, plusieurs vedettes internationales étaient censées venir nous visiter. Il paraît que, grippées, elles ont dû se décommander. Moi, je m'en balance : aucune d'entre elles ne m'avait fixé rendez-vous.

La grippe est une chose, la mort en est une autre. Le cinéma a déploré pas mal de décès pendant le festival (rappelons que le quarantième Festival de Cannes a porté le deuil de Rita Hayworth et que la dernière Mostra de Venise a coïncidé avec la dernière pirouette de Richard Marquand ; qui sera la victime du prochain Festival de Berlin ?). John Huston, le vieux sapajou, nous a quitté, de même ce grand gorille de Lee Marvin... Dommage. Est disparu également Fernando Ramos Da Silva, le jeune acteur de **Pixote**, qui, à la différence de la plupart des enfants employés à l'écran, n'avait rien du singe savant. Personne toutefois n'a eu le talent médiatique de rendre l'âme en plein coeur de Montréal, par exemple, au Complexe Desjardins, pendant une conférence de presse. Dommage, dommage. Le tout, rapporté par les médias du monde entier, aurait pourtant été excellent pour la renommée du Festival des films du monde...

Passons aux films comme tels. J'en ai vu quelques-uns qui traitaient de conflits, de combats. **La Mer et le poison** (Kei Kumai) fait la reconstitution des expériences de vivisection effectuées au Japon sur des prisonniers américains. « Ce sont des condamnés à mort et ça fera avancer la médecine. » Hélas ! la mise en scène est tellement empesée qu'on s'attend à tout moment à ce qu'apparaisse en salle d'opération Pierre Fresnay vêtu d'une blouse de chirurgien et droit sorti d'un film à thèse de l'immédiat après-guerre. Brouillon, **Robinsonade ou mon grand-père anglais** (Nana Djordjadze) a néanmoins infiniment plus de fraîcheur. « Tu ne vois pas qu'autour de toi brûle le feu de la Grande Révolution ? » demande-t-on au brave télégraphiste britannique qui séjourne en Russie tandis que le pays vit de



Peut-être Fernando Rey est-il en train de commander un personnage à l'auteur de *Mi General*... Échec.

très grands bouleversements. Non, Hughes ne le voit pas : son sens de l'honneur, ses passions, son fair-play le poussent à traverser l'Histoire à la façon des héros stendhaliens, presque distraitemment.

Mon général (Jaime de Arminan) a obtenu un prix et n'en méritait pas tant. À partir d'une excellente idée (le retour à l'école de vieux militaires qui se conduisent comme des potaches), les auteurs ont conçu un scénario gentillet qui n'en finit plus de s'étirer. Fernando Rey (rarement lui a-t-on confié, signalons-le à sa décharge, un rôle aussi inconsistant, aussi falot) a l'air de chercher quoi faire au milieu de ces cancre consommés... Sur le thème les-bombardements-sont-jolis-comme-des-feux-d'artifice, vous préférerez l'autobiographique **Hope and Glory** (John Boorman), sorte de **Fanny et Alexandre** version Deuxième Guerre mondiale. Dans les yeux d'un enfant d'une dizaine d'années, les hostilités ressemblent en effet à un grand jeu. Drôle d'animal, décidément, que l'être humain ! Et Boorman s'est autorisé quelques superbes licences poétiques...

Comme dans les films du bon vieux temps, les Soviétiques de **The Fourth Protocol** (John MacKenzie) parlent anglais. Le réalisateur utilise tous les vieux vieux trucs éprouvés — et la mécanique roule sur des roulettes. Michael Caine

conserve du début à la fin le même regard bovin, mais ce regard suggère moins la vache laitière que le taureau qui commence à en avoir assez de la corrida. MacKenzie ne manque certes pas d'humour, lui qui s'est payé le luxe de tourner la séquence où l'espion fabrique leur bombe à la manière d'une chaude, chaude scène érotique.

Parlant d'érotisme, **Love Letter** (Yoichi Higashi) sur la passion destructrice m'a ennuyé. Quelques trouvailles (les balançoires du parc qui deviennent le point de rencontre des insomniaques, la montre qu'on enterre en souvenir du défunt et dont on continue d'entendre le tic-tac comme un cœur qui bat) ne réussissent pas à racheter la vanité de l'ensemble. Vous savez pourquoi le poète de l'histoire appelle sa maîtresse mon lapin ? Parce qu'elle a souvent les yeux rouges : c'est textuel. « Première mondiale », annonce le programme dans le cas d'**Une flamme dans mon cœur** (Alain Tanner), ce qui est faux. Le film était sorti en salle à Paris et avait été présenté au Festival de Locarno. Ce qui est vrai par contre, c'est qu'avec ce film le réalisateur a voulu offrir un cadeau à la comédienne Myriam Mézières. Il n'y a rien de mal à ça : Cocteau a écrit quelques-unes de ses meilleures pièces pour faire plaisir à tel ou tel de ses acteurs. Le hic, c'est qu'il n'y a pas de cadeau pour le spectateur qui sent vite qu'on l'a convié à une fête qui ne le concerne pas. D'habitude, être



Votre film a été annulé ? Allons, n'en faites pas un drame. Il y en a tout plein.

voyeur ne me gêne guère. Sauf qu'entre être voyeur et passer deux heures devant Narcisse s'abîmant dans la contemplation de son reflet dans l'eau, il y a une marge. J'ai vu Poupard partir avant la fin et j'ai eu, j'avoue, bien envie de l'imiter.

J'ai pris ma revanche avec **le Chalet des loups** (Vera Chytilova), puisque j'ai quitté la salle au milieu de la séance. L'homme est un loup pour l'homme, la cause est entendue — et ce **Friday, The 13th** à message (pour accomplir son salut, ne convient-il pas de se dépouiller de tout ?) est bâclé, exaspérant... Si Chytilova a gardé intact son goût de la chair fraîche, elle a escamoté la sensualité qui la caractérisait jusqu'à maintenant. Travail bâclé également que ce **Train pour Hollywood** (Radoslaw Piwowarski), salmigondis grailonneux (plusieurs séquences se déroulent sur le réseau ferroviaire et le plat, indigeste, a en effet le goût de la nourriture généralement servie dans les trains) dédié à Billy Wilder (qui aurait avantage à acheter toutes les copies en circulation). Souhaitons que le jeune auteur s'octroiera plus de temps de réflexion avant de se lancer dans son prochain long métrage. Sept ans... ? Bah ! n'exagérons rien.

Adaptant tout de suite après **A Room with a View** un autre roman d'E. M. Forster, James Ivory sanctionne avec **Maurice** la séduction qu'exerce sur lui l'Angleterre victorienne, pays des pelouses vert épinard, de la diction impeccable et des oeufs brouillés, pays où les passions qui vous remuent le dedans ne viennent aux gens du monde que par l'entremise d'un domestique ou d'un garde-chasse. Aucune dénonciation ici. Ivory est trop fasciné pour ça. D'ailleurs, dénonce-t-on le passé ? À quoi bon ? Est-ce que ça en vaut la peine ? Oh ! peut-être que pour le passé récent il n'est pas toujours inopportun de... Or, à partir de combien d'années le passé cesse-t-il d'être récent ? Dix ans ? Vingt ans ? Cinquante ans ? (Ceci n'est pas un questionnaire objectif.) L'action de **The Belly of an Architect** (Peter Greenaway) s'étend sur neuf mois. Faut-il préciser que l'auteur y aborde le thème de la procréation et que, dans les scènes où les personnages inaugurent des expositions d'architecture (il s'agit, grosso modo, de célébrer la mémoire d'Étienne-Louis Boullée), Greenaway insiste sur les cordons à couper ? Ventres gonflés de Kracklite, malade, de sa femme, enceinte... Moins cérébral que **The Draughtsman's Contract** ou que **A Zed and Two Noughts**, le film n'en demeure pas moins

un des plus intelligents du festival. Isaac Newton y est sans cesse évoqué, la fin illustrant à merveille la fameuse loi de la gravitation universelle. Et on y démontre hors de tout doute que le trou de la serrure est bel et bien le nombril de la porte.

Chez Rohmer, on le sait, ce qui fait rebondir l'action, c'est très souvent les hypothèses, les suppositions : « Si je pose tel geste, il me dira que... Si, à l'inverse, je... » **L'Ami de mon amie** ne fait pas exception à la règle. C'est fin, c'est gracieux, c'est rempli de chuchoté et de tu. Et il y a évidemment le malentendu, énorme ou subtil, dont on attend avec patience qu'il s'installe, Rohmer jouant de la méprise, du quiproquo comme Hitchcock jouait du suspense. Blanche habite un espace qui laisserait probablement perplexes l'architecte du film de Greenaway, homme de grands principes. Blanche n'a que de petits principes, elle. Auxquels elle tient. Elle tient à ses petits principes, à ses petits paradoxes. Car tout est si précaire... On a fait jadis à Marivaux une réputation d'un auteur superficiel. Aujourd'hui, Rohmer passe pour un moraliste profond. Autres moeurs...

Des femmes languissent, s'étiolent, se torturent : **la Maison de Bernarda Alba** est à Lorca ce que **les Belles-Soeurs** sont à Tremblay. Dans l'adaptation de Mario Camus, ça saute aux yeux. Huis clos aussi dans **la Ballade de la plage des chiens** (Jose Fonseca e Costa) où Raul Solnado incarne avec une touche de génie un inspecteur de police solitaire, lent et veule, capable cependant d'être vif comme un lézard. Jean-Pierre Léaud vient promener sa dégaine et hausser les sourcils dans un polar allemand assez quelconque. **le Cas Boran** (Daniel Zuta). **Heartbreak Yakuza** (Masato Harada) ne révolutionne pas le genre non plus. Au début, le public croit à un pastiche des films de gangsters américains (d'ailleurs, le héros a la candeur romantique de certains personnages de Sam Fuller), mais graduellement l'exercice de style se donne des grands airs et perd de son charme. J'ai apprécié **Masques** (Claude Chabrol), qui porte sur « l'escroquerie du coeur ». Pour démasquer, pour *confondre* le fourbe, ne doit-on pas copier son comportement jusqu'à *se confondre* avec lui ? Difficile de ne pas suspecter Chabrol, derrière la caméra, de se livrer à une joyeuse séance d'autoflagellation...

« Un homme mal vu commence à bien voir. » Cette phrase de Kazimierz Brandys tirée d'**En**



Le ventre gonflé de Kracklite vaut bien celui de sa femme, enceinte.

Pologne, c'est-à-dire nulle part pourrait apparaître en exergue du **Héros de l'année** (Feliks Falk), consacré au milieu du spectacle et de la télévision. Falk est du reste l'auteur du scénario de **la Grande Course** (Jerzy Domaradzki), aussi noir que **le Héros** mais beaucoup plus virulent encore, sorte de **Chariots of Fire** pour innocents charmeurs (les procès staliniens en arrière-plan), film incitant davantage à la révolte qu'au désabusement.

J'ai perdu mon temps au laborieux **Heaven** (Diane Keaton) qui a autant de poids qu'un recueil de fautes de cancre, qu'une anthologie de mots d'enfants. Malgré une demi-douzaine de gags rigolos et une mise en situation astucieuse (prenez la famille d'**Affreux, sales et méchants**, relogez-la dans un quartier chic), **Flodder** (Dick Maas) m'a plutôt bassiné. À la suite de quelques lectures que j'avais faites, je redoutais le pire de **Good Morning Babilonia** (Vittorio et Paolo Taviani) ; je m'attendais à un monument à la gloire du cinéma des pionniers, à un véritable mausolée... Eh bien ! pas du tout. Le film est humble comme un conte et léger, léger, léger. Ce n'est pas du marbre, ce n'est même pas de la pierre, c'est du stuc — comme les éléphants blancs de M. Griffith. **Final Take, the Golden Days of the Movies** (Yoji Yamada) rend hommage aux studios japonais des années 30 en nouant ensemble

les ficelles du mélo. Malgré quelques anachronismes, quelques maladresses, ce tableau idyllique finit par émouvoir. Et le tout déborde de traits d'esprit. (« Marx avait donc des frères... » constate un policier. Etc.)

Mentionnons pour conclure que la meilleure fiction du festival, ce n'est pas un cinéaste qui l'a imaginée mais, à mon avis, un journaliste. Henri Behar, dans *le Monde* du vendredi 4 septembre, parle d'une presse québécoise mitigée, l'an dernier, en face du **Déclin de l'empire américain**. Mitigée. Mieux, il déplore que les journalistes montréalais aient pratiquement ignoré la sortie d'**Un zoo, la nuit**. Et puis, j'arrive à ce paragraphe dont je me permets de vous citer un extrait. « Certains distributeurs envisagent de tenter l'expérience de la version originale. Motif : l'afflux du public — et sa réaction — même devant des films serbes sous-titrés en croate. Quand le film est bon, les spectateurs lui font une ovation debout ; quand il ne l'est pas, ils sifflent, se lèvent, s'en vont, piquent des colères, quelque soit leur âge, et il n'est pas rare de voir sur le trottoir, au sortir d'une projection, deux petites vieilles dames se bagarrer. » Même Poupart quand il faisait sa relation du Festival des films du monde à travers ce qu'il jurait être mes propres attitudes, même Poupart n'aurait osé raconter d'aussi grosses menteries. Poupart n'est pas Français... ■



« Il n'est pas rare de voir sur le trottoir, au sortir d'une projection, deux petites vieilles dames se bagarrer. » (Henri Behar, *le Monde*)